

## UN POINT D'HISTOIRE ETHIOPIENNE A TRAVERS LES VIGNETTES LEONTIEFF

par Jean LIAUTARD

### 1. DESCRIPTION DES VIGNETTES

Les vignettes Léontieff ont été imprimées par l'Imprimerie Impériale de Saint-Pétersbourg.

Elles présentent l'effigie de Ménélik II, assez semblable à la gravure de Mouchon pour l'émission régulière d'Ethiopie de 1894, mais tournée vers la gauche. La légende est en écriture arabe et se traduit par : POSTE - MENE-LIK SULTAN - DU NIL (avec un ب à trois points comme initiale du mot *būsta* : poste) :

بوست منليك السلطان النيل

Elles sont dentelées, et existaient en vert, jaune et rouge, couleurs de la bannière éthiopienne, ainsi qu'en noir. Un espace a été réservé pour l'indication de la valeur, mais celle-ci n'est pas figurée sur les exemplaires connus.

Ces vignettes ne se rencontrent pas autrement qu'à l'état neuf, sans gomme.

### 2. CIRCONSTANCES DE LEUR APPARITION

L'apparition des vignettes Léontieff s'inscrit dans le cadre des tentatives russes de pénétration en Ethiopie, en même temps qu'elles reflètent l'expansion éthiopienne vers les pays nilotiques.

Dans les quinze dernières années du XIX<sup>e</sup> siècle, en effet, le gouvernement du Tsar, prenant prétexte d'une certaine ressemblance

entre le rite copte éthiopien et le rite orthodoxe russe, s'intéressa au pays des Négus, envisageant même de s'en faire le protecteur sur le plan international.



Une première expédition à destination de l'Afrique Orientale, dirigée par le cosaque Atchinoff, avait quitté Odessa le 22 décembre 1888 (1). Bien que soutenue par le gouvernement, il ne s'agissait officiellement que d'une entreprise privée. Elle n'alla pas plus loin que le golfe de Tadjoura.

Le 17 janvier 1889, déjouant la surveillance du stationnaire français *Météore*, elle avait débarqué son monde, 165 personnes, à proximité de Tadjoura. Le 28, les Russes s'installèrent à quelques kilomètres de là, vers le fond du

(1) Cette affaire a fait l'objet de l'article du Capitaine de Vaisseau H. Labrousse, publié dans le n° 5 de « Pount » (p. 11), intitulé : « Une tentative de pénétration russe en Côte Française des Somalis en 1889 : l'affaire de Sagallo ». (N.D.R.L.)

golfe, dans l'ancien fortin égyptien de Sagallo. Là, ils hissèrent le drapeau russe et se conduisirent comme en pays conquis. Il était de moins en moins question parmi eux de s'avancer sur la piste de Tadjoura au Choa.

La présence de ces éléments, dont le statut politique apparaissait mal défini, mais dont la turbulence était certaine, inquiéta les autorités françaises protectrices du sultanat de Tadjoura. Des incidents entre Russes et populations locales déterminèrent les responsables à une intervention énergique : le 16 février 1889, le gouverneur Lagarde, appuyé par la division navale du Levant de l'amiral Olry — le *Seignelay* et le *Primauguet* — intima aux Russes d'avoir à amener leur pavillon et à reconnaître la souveraineté française.

Un refus ayant été opposé à ces demandes, le *Seignelay* tira quelques obus sur le camp, blessant cinq personnes.

Les Russes se rendirent alors et furent dirigés sur Obock, puis sur Suez, où ils furent transbordés sur un navire russe qui les rapatria.

Le 3 janvier 1895, une expédition scientifique privée quitte à son tour Odessa pour se rendre au Choa. Elle est dirigée par le capitaine Alexandre Elisseieff, ayant pour adjoint le capitaine Léontieff.

A l'opposé de ce qui s'était passé six ans plus tôt, l'expédition trouve un chaleureux accueil à Djibouti, où elle séjourne du 6 au 10 février, dans l'euphorie de la récente alliance franco-russe.

Escortés jusqu'à la frontière par un détachement français, les Russes parviennent à Harar après quatorze jours de voyage. De là, ils gagnent le Choa où ils resteront un peu plus de trois mois.

Elisseieff étant mort d'insolation, Léontieff se trouve être le chef de la mission ; il prend des contacts divers, s'écartant sensiblement des objectifs scientifiques assignés à l'expédition.

Lorsque le 10 juin 1895 les Russes, sur le chemin du retour, touchent Alexandrie, ils sont accompagnés par des émissaires de Ménélik qui doivent effectuer en Russie un séjour, au cours duquel ils seront reçus en audience par le Tsar.

Le 10 août, Léontieff reprend la mer à Odessa avec les émissaires de Ménélik. Il revient en Europe, en octobre, avec de grandes pensées politiques, désirant jouer un rôle de médiateur dans le conflit italo-éthiopien né des interprétations divergentes de l'article 17 du traité d'Ucciali.

Ses contacts, avec l'ambassade italienne de Saint-Petersbourg notamment, n'ont aucun résultat pratique.

La contestation diplomatique ayant dégénéré en affrontement armé, Léontieff, avec le concours de la Croix-Rouge russe, organise et prend la tête d'une mission de secours composée de 48 personnes ; cette dernière parvient au Harar en février 1896, à la veille de la bataille d'Adoua (1<sup>er</sup> mars).

L'arrivée des Russes avait éveillé une certaine méfiance chez les Ethiopiens, qui les laissèrent bloqués à Harar pendant quelque temps.

L'un des compagnons de Léontieff, Alexandre Bulatovitch, envoyé auprès de Ménélik, obtient enfin l'autorisation d'installer à Addis-Abeba un hôpital de campagne où seront soignés des blessés éthiopiens. Bulatovitch accompagnera par la suite les armées envoyées par Ménélik en novembre 1897 pour agrandir ses Etats. Il n'est pas exclu qu'il ait alors concouru à éloigner les Ethiopiens de la route du rendez-vous avec Marchand. De retour en Russie, il publiera deux ouvrages : « D'Entotto à la Rivière Baro » et « Avec les troupes de Ménélik II ».

Quant à Léontieff, il est rentré en Europe en août 1896, en compagnie d'un soi-disant secrétaire de Ménélik, Ato Joseph. Il se prétend lui-même nommé par l'Empereur gouverneur de « Provinces Equatoriales » qui se seraient étendues du Juba au Nil Blanc ; il se dit aussi commissionné pour faciliter les négociations entre l'Italie et l'Ethiopie.

Il semble, qu'en fait, il ait eu entre les mains une simple autorisation d'explorer les régions nilotiques pour le compte de Ménélik, sans qu'il soit question d'exploiter... Ménélik accordait ces autorisations avec autant de facilité qu'il en trouvait ensuite à apposer son sceau sur les cartes des régions parcourues, attachant ainsi à sa couronne des territoires incontrôlés, où ses armées pouvaient ensuite, en toute légitimité, exercer le droit féodal de prise...

Cependant les négociations de paix se poursuivaient à Addis-Abeba, et aboutirent au traité signé le 26 octobre 1896, dénouement auquel Léontieff n'eut aucune part.

Entre le 5 décembre 1896 et le 2 mai 1897, les Russes demeurés en Ethiopie collaborèrent avec la Croix-Rouge italienne au rapatriement des Italiens rescapés d'Adoua qui ont été rassemblés aux environs de Harar et qui sont évacués en neuf échelons via Zeila.

Le remuant chef de mission en sera remercié par le gouvernement italien.

Au cours de l'année 1897, Léontieff et Ato Joseph cherchent, notamment à Paris, à former des groupes financiers pour l'exploitation des « richesses » de la Province Equatoriale.

En octobre, une mission diplomatique russe, officielle celle-là, transite à Port-Saïd, en route pour l'Abyssinie. Elle est menée par le conseiller d'Etat Vlassow. Parallèlement, la Société Géographique Russe organise une expédition scientifique à laquelle se joignent plusieurs officiers touchés par la propagande de Léontieff et désirant le rejoindre ensuite.

Celui-ci, de son côté, monte une expédition privée à Saint-Pétersbourg. C'est probablement alors que les vignettes décrites ci-dessus ont été imprimées.

Le 5 décembre 1897, le vaisseau affrété par Léontieff est séquestré à Londres pour avoir transporté sans autorisation des explosifs devant les docks. Sous ce prétexte se cachait l'hostilité britannique au projet de pénétration dans des

régions où l'Angleterre n'avait pas renoncé à reprendre pied.

Léontieff paie une amende et, pour rétablir ses finances, se rend à Paris où il forme un syndicat d'entrepreneurs; il prend le prince d'Orléans comme principal collaborateur. En Belgique, il obtient du roi un agrément de principe pour l'ouverture d'une ambassade à Addis-Abeba, et constitue une société pour l'exploitation de « ses » territoires. Après un nouveau retour à Saint-Pétersbourg pour recruter encore d'autres soutiens, il s'embarque finalement pour l'Abyssinie via Djibouti.

Dès son arrivée, il se heurte à l'hostilité de Vlassow. La rivalité des deux Russes durera jusqu'au départ sans gloire du conseiller d'Etat, mais la réputation de Léontieff sortira très endommagée de la lutte.

Se trouvant à Harar, Léontieff est accidentellement blessé, le 31 mai 1898, par le tir d'une mitrailleuse qu'il avait apportée. Le prince d'Orléans le ramène à Djibouti où il est soigné et guéri.

Le 8 juin suivant, il est nommé *dedjazmatch*, mais, au lieu des vastes provinces rêvées, il ne reçoit que le gouvernement d'un territoire, assez important tout de même, situé au nord-est du lac Rodolphe.

A cette époque, le Soudan, aux mains des mahdistes depuis une quinzaine d'années, était considéré par certains comme ayant échappé à la tutelle égyptienne et, a fortiori, à l'influence britannique. La France envoya le capitaine Marchand tenter de relier le Congo français à Djibouti à travers ces contrées. En liaison avec cette entreprise, une armée éthiopienne, à laquelle s'incorporerait la mission de Bonchamps passée à Djibouti en 1897, devait se diriger vers le Nil Blanc pour rencontrer Marchand à Fachoda (actuellement Kodok). Un traité secret avait été conclu entre la France et Ménélik prévoyant, en cas de réussite, que le territoire éthiopien s'étendrait jusqu'aux rives du Nil Blanc qui constituerait également la frontière des possessions françaises d'Afrique équatoriale.

Les armées éthiopiennes ayant été accaparées par des tâches de pacification intérieure, de Bonchamps, qu'accompagne une escorte de 150 hommes environ, s'il put atteindre le Baro dans les environs de Goré, se trouva, faute de moyens, dans l'incapacité de descendre ce fleuve qui l'aurait mené à Fachoda ; il dut faire demi-tour : il avait perdu à peu près la moitié de son effectif dans l'aventure.

Marchand, lui, réussit à s'installer à Fachoda avant l'arrivée des troupes britanniques qui remontaient le Nil sous les ordres du Sirdar Kitchener.

De la confrontation franco-anglaise naquit une grave tension diplomatique qui resta préoccupante pendant plusieurs mois. Finalement, un arrangement fut conclu, et la reconquête anglaise du Soudan mit fin à la tentative française ainsi qu'à l'expansion éthiopienne vers l'Ouest. La frontière soudano-éthiopienne sera définitivement fixée en 1902.

Au cours de l'année 1899, Ménélik retire peu à peu sa confiance à Léontieff. En fin d'année, la majeure partie des territoires qui lui avaient été consignés lui sont enlevés et remis

au dedjaz Lemma ; il ne lui reste que la région des Ubas.

Informé des tractations financières de Léontieff en Europe, Ménélik fait savoir aux gouvernements étrangers qu'il ne lui a jamais accordé de concessions quelconques et, qu'en conséquence, toute société formée dans le but d'exploiter des territoires éthiopiens n'a aucun fondement légal.

L'aventure éthiopienne de Léontieff s'inscrit parmi les si nombreuses odyssees auxquelles donna lieu l'expansion européenne du XIX<sup>e</sup> siècle. De tous leurs héros, certains rencontrèrent consécration, fortune ou renommée, mais pour combien d'autres, efforts, courage et astuces ne furent prodigués que pour l'échec final (1)...

(La matière de ce texte a fait l'objet d'une lecture donnée au cours d'une réunion de l'**Ethiopian Philatelic Association**, tenue à Addis-Abeba le 23 février 1968, sous le titre : « MENELIK SULTAN DU NIL, LEONTIEFF ET SES VIGNETTES, 1897 ».)

---

(1) Source principale : ANNALI DELL' AFRICA ITALIANE, Milan 1938.